

# Les mots pour y échapper ou agir pour le dire

Les terribles effets du génocide rwandais se donnent à entendre dans les récits de cas. Symptômes gravissimes qui évoquent plus la psychose que les désordres du stress post-traumatique. L'auteur illustre son propos à travers les histoires de Sybille, Samanta et Diane.



**Naason  
Munyandamutsa**  
Praticien  
hospitalier  
Médecin  
Directeur  
de l'hôpital  
de N'dera,  
Rwanda

*« J'ai des drôles de pensées ces derniers temps, me dit-elle, des pensées qui, malheureusement, s'imposent à moi, des pensées qui m'empêchent de vivre... Je ne sais pas si j'ose t'en parler. Des pensées comme... " Si je deviens une pierre et que je ne sache plus bouger, comment vivre avec les autres ! Si j'arrête de grandir et que, comme ça, rien ne change plus en moi ! Si je suis enfermée dans une armoire et que je ne sache plus en sortir ! Des pensées comme : j'aimerais me déshabiller en public et perdre toute mon intimité... " Vous comprenez que je panique et que je me taise, peut-être que je suis en train de devenir folle ! »*

La douleur dans des situations extrêmes nous laisse peu de choix. La menace de l'extinction de la vie psychique est constamment présente. Sous l'état de menace permanent, on ne peut que se taire si le silence peut être audible.

On peut s'engager dans un cortège de stratégies défensives pour ne pas devenir fou ! ou héberger la mort dans l'âme que l'on appelle de tous nos vœux et que l'on combat de toute notre force !

**Sous  
l'état de  
menace  
perma-  
nent, on  
ne peut  
que se  
taire si  
le silence  
peut être  
audible**

Cette jeune fille, Sybille, pendant les jours noirs de ce mois d'avril de l'année 1994 au Rwanda, elle va vivre, ou plutôt survivre, sous la menace de la mort inexorable à laquelle elle ne peut rien comprendre. Le voile est définitivement posé entre ce qu'elle doit subir et ce qu'elle doit penser ; il n'y a plus de place pour l'élaboration. Mourir, elle doit mourir sans se demander pourquoi ! Voyez cette réponse dans le camp d'extermination d'Auschwitz, la réponse du gardien au pourquoi déchirant d'une prisonnière : « Ici le pourquoi n'existe pas ! » Elle a une taille élancée, Sybille, elle a des traits fins, elle doit mourir ! Ses parents, eux, ne sont pas menacés. Au lendemain de la guerre, le père de Sybille est arrêté, accusé d'avoir participé au génocide ! Bien entendu, Sybille ne comprend rien à cette ambiguïté qui envahit sa vie psychique, elle se renferme, se referme sur elle-même et sur les siens. Et dans cet enfermement appauvrissant, tandis que son père traîne ses jours dans nos horribles prisons, elle s'embarque avec son

frère dans une relation incestueuse, dans une folie douloureuse, me dira-t-elle.

Depuis lors commence l'horreur qui va subjuguier cette jeune fille qui devient une éternelle prisonnière. Le père, blanchi, sort de prison. Sybille, elle, traîne la sienne, l'impensable a fait irruption dans son monde interne. Maren Vignar disait : « L'horreur s'introduit et s'inscrit dans le psychisme comme marque, sans pouvoir s'articuler à un récit signifiant qui puisse rendre compte de la nature de cette irruption. »

Sybille, dans cette tourmente, consulte une équipe à qui elle confie ce mystère de l'inceste. Les parents, qui en sont informés, font bloc dans une dénégation destructrice. Depuis, Sybille a fermé ses portes, elle se met à se fuir elle-même dans des constructions délirantes étranges. Elle n'a plus que les murs de sa chambre comme pauvres contenants. Elle ne se lave plus, elle ne vit plus, tout simplement. C'est dans

L. Auerhahn N.-C. et Prelinger E., 1983, repris par Maren Ultrixsen-Vignar.



cette horreur qui est venue infléchir et orienter sa destinée qu'on l'a emmenée à ma consultation.

Dans de telles circonstances, « le moi perd la possibilité de reconnaître les indices pour effectuer la distinction entre imagination et réalité, entre vie et mort ». »

Dans les situations extrêmes, on n'a souvent le choix que du silence, parce que ce qui traverse notre psyché n'est pas transmissible. En agissant ou en formulant ce qui nous habite, on prend ainsi le chemin de la folie.

Et puisque la mort on ne sait pas se la représenter, on laisse s'éteindre, dans la mort, une partie de nous-même.

Une communauté qui ne croit plus en rien, se désagrège, se cannibalise, et j'en veux pour preuve les tragiques événements du Rwanda. La communauté ne croyait plus en rien, il n'y avait plus d'interdits, plus de tabous, il n'y avait plus de limites, plus de gardiens de la cohérence du groupe. Je suivais en direct, il y a quelques jours l'interview d'un jeune enfant de neuf ans qui venait de tuer une petite fille de trois ans au sud-ouest du Rwanda. La petite fille venait de succomber sous les coups de bâtons et de couteaux de ce très jeune garçon.

En l'espace de quelques semaines, il en avait tué trois. L'un il l'avait jeté dans une casserole bouillante, l'autre il l'avait jeté dans les toilettes. Il avait essayé d'en tuer d'autres qui étaient restés marqués. Un jour, il avait essayé de tuer une petite fille en introduisant un morceau de bois dans son sexe ! Les gens sont intervenus alors que l'enfant criait et saignait.

En écoutant cette interview, j'avais froid dans le dos, non seulement pour ce qu'il avait été capable de faire, mais aussi en raison de la froideur affective avec laquelle il témoignait ! « J'ai un démon dans la tête qui me dicte mes actes », disait-il ! Mais ces démons habitent tant d'enfants victimes. Les démons qui englobent « l'adaptabilité créatrice » de tant d'enfants et qui, de ce fait, les condamnent à la vie sans liens, sans perspective. Sa mère est morte et son père est en prison pour crime de

génocide. Le jeune enfant victime disait : « J'ai vu mon père tuer une femme, mais l'autre il ne l'a pas tuée, il l'a violée, j'ai tout vu. » Tant d'enfants victimes ont hérité de ces démons au Rwanda et ailleurs.

Quel difficile défi de s'employer à créer des espaces pour la parole, les liens avec l'espèce humaine pour que la mort psychique ne s'ensuive pas. Seulement, vivre, c'est savoir souffrir tout en remettant le temps en mouvement. Le risque que ces souffrances se cristallisent dans le non-sens est toujours là, aussi longtemps que les enfants victimes ne sont pas encore sûrs qu'ils sont vraiment vivants ni pourquoi ils doivent vivre.

### On ne sort pas du tombeau deux fois

« Ntawe uba mu mva kabili », dit un vieux dicton rwandais : « On ne sort pas du tombeau deux fois. »

C'est ce que me dit la tante de Samanta, jeune fille de treize ans aux yeux mouillés, que je reçois en date du 20 janvier 1998.

Tandis que Samanta s'engage dans un discours sans liens ni sens apparents, tandis qu'elle fait ses cent pas dans le petit bureau qui nous contient et contient notre angoisse, je ne suis pas au clair si la tante parle de sa mort ou de celle de Samanta.

On ne sort pas du tombeau deux fois ! Et, en effet, Samanta, vers la fin du mois de juin 1994, est découverte sous les tas de cadavres de l'église de Ntarama. Elle trouve asile dans un orphelinat. C'est là que la tante, rentrée du Zaïre après de longues années d'exil, va pouvoir la récupérer. Samanta ne la connaît pas, elle est triste de devoir la suivre d'autant qu'elle ne l'emène pas chez elle. De « chez elle », elle n'en a pas, elle survit dans un camp de réfugiés très connu de Mudende, au nord du pays. Cette tante, après avoir échappé de la mort dans les forêts de Masisi au Zaïre où elle a laissé le cadavre de son mari sans possibilité de l'accompagner dans sa dernière demeure. Cette tante atterrit dans ce camp de Mudende situé dans son pays de rêve pendant ses trente années d'exil.

**Le risque que ces souffrances se cristallisent dans le non-sens est toujours là, aussi longtemps que les enfants victimes ne sont pas encore sûrs qu'ils sont vraiment vivants ni pourquoi ils doivent vivre**

À la fin de l'année 1997, le camp de Mudende est attaqué par les auteurs du génocide de 1994, ceux qui savent tuer et mal tuer. Le carnage est sans précédent, Samanta et sa tante en réchappent et reprennent le chemin de l'exil, de l'errance, la vie basculée ! Dans ce petit bureau où je les accueille avec l'équipe soignante, nous sommes tous sous le poids de la cassure du temps qui fait écho à la fracture de leur histoire.

Et, de mon côté, c'est la vulnérabilité inquiétante mais stimulante que je perçois, cette vulnérabilité que Francis Maqueda a décrit dans son récent livre<sup>4</sup>.

C'est, en effet, cette « vulnérabilité stimulante » qui va nous animer dans les mois qui vont suivre pour construire un système thérapeutique autour de cette enfant victime. Cette enfant qui est restée trop longtemps dans un *no man's land* entre la vie et la mort, entre les morts et les vivants. Toutes ses nuits vont être caractérisées par une constante hypervigilance ; elle doit faire face aux scènes terrifiantes du « déjà-vu ». Toutes les matinées, elle demeure somnolente, souvent dans le bureau d'équipe,

2. Janine Puget.

3. Georges Devereux.

4. *Carnets d'un psy dans l'humanitaire*, Érès, 1998.

### CONCOURS

Les psychologues peuvent s'inscrire au :

#### CONCOURS DE DIRECTEUR

Inscriptions de février à mars, épreuves écrites en juillet.

Renseignements :  
Ministère de l'emploi et de la solidarité  
Bureau P3  
8 avenue de Ségur  
75350 Paris 07SP  
Tél. : 01 47 83 95 41  
Minitel : 3614 MISASO  
Internet : www.sante.gouv.fr

Formation rémunérée  
à l'école nationale de la santé publique  
35043 Rennes cedex

>>>



## BIBLIOGRAPHIE

- Bailey L., 1996, *Les Catastrophes et leurs conséquences psychotraumatiques chez l'enfant*, « La vie de l'enfant », Esr.
- Giudicelli S., 1994, « Fils de la mort », « Ordre, désordre, folie », *Revue Internationale Sud/Nord*, 1, Ères.
- Houdballah A., 1995, *Destin du traumatisme*, « Opus », Odile Jacob.
- Maqueda F., 1998, *Carnets d'un psy dans l'humanitaire*, « Des travaux et des jours », Ères.
- Moro M.-R., Lebovici S., 1995, *Psychiatrie humanitaire en ex-Yougoslavie et en Arménie*, Pur.
- Sassolas M., 1997, *La Psychose à Rebrousse-Poil*, « Des travaux et des jours », Ères.
- Sigg B., 1994, « Fils de la mort », « Ordre, désordre, folie », *Revue internationale Sud/Nord*, 1, Ères.
- Sironi F., « Traumatisme international et psychothérapie », *Le Journal des psychologues*, 144.
- Yameogo D., 1998, « Croyances moagha et souffrance psychique », *Revue internationale Sud/Nord*, 10.
- Zajde N., 1995, *Enfants de Survivants*, « Opus », Odile Jacob.

Notre travail de soignant est avant tout d'aider ceux qui viennent vers nous, à mieux vivre avec leur souffrance, à l'assumer le plus efficacement possible ! Afin de pouvoir remettre Samanta sur le chemin de la vie, il faut obligatoirement inclure son entourage, en l'occurrence sa tante, elle-même égarée sur la voie de la souffrance. Il faut qu'elles parviennent à livrer un combat commun contre ce qui les empêche de vivre et les hante de l'intérieur. « Nommer les morts et leur accorder une place dans le combat social est un acte d'inscription symbolique, c'est-à-dire un acte de reconnaissance d'une existence humaine et de sa faculté d'être pensant et désirant<sup>6</sup>. »

## Planque-toi et tais-toi

Parfois, le silence est là comme sidération devant l'imminence de la folie. En tout cas, aussi longtemps que le silence demeure comme expression du non-sens, il n'y aura pas place pour les paroles actives.

Le non-sens est toujours provoqué par celui qui exerce la terreur. Notre travail va consister, avant tout, à trouver avec le survivant la parole qui transgresse.

Diane, dix-sept ans, quand elle me consulte en avril 1998, ne parle plus depuis que le professeur a dû crier trop fort à toute la classe de se taire. Son silence dure depuis quatre mois quand elle vient me voir, seul son corps « parle » douloureusement nuit et jour ! Elle m'écrit à chaque séance : « J'ai des maux de tête atroces, parfois j'ai l'impression que la tête va éclater, vous ne pouvez pas saisir à quel point ces douleurs me rendent folle... »

De quel corps parle-t-elle au juste ? Le corps éprouvé ? Le corps senti ? Le corps représenté ? Le corps qui sent ou le corps qui pense ?

Après de nombreuses séances de travail avec Diane, une phrase enfin vient briser le silence devenu pesant : les tueurs sont en train de frapper violemment la porte qui, insuffisamment, les protège, Diane et sa maman ! Elle souffle dans l'oreille de Diane : « Planque-toi et tais-toi. » Elle ouvre la porte et se livre pour être

tuee. « Tais-toi pour que je meure et que tu viives ». Ce silence, en effet, est porteur de vie ! Mais ceux qui avaient décidé d'exterminer sa famille voulaient inscrire le silence pour toujours ! Diane est piégée dans ce silence ! Elle a besoin de se taire pour vivre ! Seulement, ce silence n'est-il pas aussi l'injonction des tueurs de sa famille qui continuent à la hanter de l'intérieur ?

Les « paroles actives » viennent d'un rêve qu'elle fait le choix de raconter par écrit : « Dans mon rêve, je me battais violemment avec mon professeur de français. Pourtant, c'est moi qui étais en tort. Ma mère, présente, a cependant pris ma défense. C'était bizarre que j'ose me battre, et surtout avec un prof ! »

Je dis : « Peut-être que ta maman a changé de consigne ! » Elle écrit : « Comment changer de consigne ? » Et je lui réponds : « Que tu ne peux plus te taire, que tu vas le battre. »

Aujourd'hui, Diane a repris l'école. Peut-être a-t-elle trouvé les paroles-noyaux, celles qui sont actives.

## Conclusion

Quel choix difficile quand la mort plane dans l'atmosphère et que tout, pour le survivant, vient rappeler qu'elle est toujours là !

Quel choix ont-ils, ces survivants, quand le silence, métaphore de la mort, vient se situer dans l'interface entre la vie et la mort !

Nous savons, en tout cas, pour l'avoir appris de nos patients, que quand on est maintenu trop longtemps dans cet espace de « non-vie » et de « non-mort », l'odeur de la folie contamine l'enfant survivant, son entourage, et jusqu'au système thérapeutique.

Si la folie protège et dérouté, le silence, lui, peut donner au thérapeute l'occasion de créer un cadre pour l'émergence de la pensée et la place pour la parole active. La mort, devant-elle, rappelons-nous ce qu'a dit Adnan Houdballah : « On est désarmé mais surtout obligé de se taire devant les morts. » ■

6. Maren Ulriksen-Vignar.

Aussi  
longtemps  
que le  
silence  
demeure  
comme  
expression  
du non-  
sens, il n'y  
aura pas  
place pour  
les paroles  
actives



>>> sous le regard bienveillant des soignants. Les après-midi, elle est déchainée dans une instabilité stérile, elle touche à tout, elle colle à tous. On a le sentiment qu'elle interroge les humains et les choses. Vraisemblablement, elle voudrait savoir si elle est vivante ou si elle est morte.

Un jour, lors d'une séance, Samanta nous dit : « Je pense, je pense trop, et j'ai des vertiges... toute ma famille a été exterminée... ils m'ont frappée sur la tête, ils ont découpé les miens à coups de machette, ils ont transpercé ceux que j'aimais avec les lances, ils ont même ouvert des femmes enceintes pour, disaient-ils, sortir les enfants-serpents... Je suis seule avec mon petit frère, tous ont disparu !... Ces scènes me reviennent tout le temps. Parfois, j'ai l'impression que la tête me quitte, je me sens vide, je deviens folle et l'on m'a amenée ici. » C'est en effet le troisième séjour hospitalier qu'elle vient de faire.

Au cours de cette séance, je me surprends en train de penser à moi, je vois se dérouler ma propre histoire jusqu'à mes rêves et leur étrangeté. Je deviens soudain effrayé que, peut-être, la distance puisse s'effacer et que la rigueur du cadre risque de s'en trouver basculée.

À cet instant, je fais le choix de laisser la scène libre se dérouler. C'est J.-F. Lyotard qui disait : « Le travail de vérité consiste à laisser la scène libre pour l'événement figural, à laisser l'attention flotter également sur tous constituants du discours de l'égaré pour que s'entende le cri ou le lapsus, ou le silence venu d'ailleurs. »

Je pense, en effet, qu'il y a un silence qui protège, un silence qui soigne quand il laisse entendre le cri de vie venu d'ailleurs. « Mais il y a aussi un silence qui viole, celui-là que la parole de vérité doit venir violer. »

Samanta n'était pas seulement égarée sur sa route de recherche de soi,

*Il y a un silence qui soigne quand il laisse entendre le cri de vie venu d'ailleurs*

mais elle l'était aussi dans son effort de fuir « ce qui l'habite ».

C'est, hélas, les morts et l'horreur qui l'habitent et qui menacent l'intégrité de sa vie psychique.

« Les proches des disparus ne peuvent, faute d'enterrer les corps, que s'offrir eux-mêmes comme tombeaux. Le disparu est incorporé comme mort-vivant, le deuil est suspendu, gelé. »

Dans une séance lors de laquelle nous sommes en train d'organiser avec la tante le retour à domicile de Samanta, tout nous apparaît fragile ! Les deux femmes sont fragilisées par ce qui est venu dissiper tout leur appui narcissique, ce qui les inscrivait dans une logique de filiation.

La tante dit : « On peut rentrer à condition qu'elle arrête constamment de ramener les morts, de remuer le coussin dans nos plaies à nous deux ! »

5. Baranger, 1961-1962.

## LABORATOIRE DE PSYCHOLOGIE CLINIQUE ET DE PSYCHOPATHOLOGIE INSTITUT DE PSYCHOLOGIE, UNIVERSITÉ RENÉ-DESCARTES, PARIS V

### Appel à participation des psychologues cliniciens utilisateurs du test de Rorschach

Le Laboratoire de Psychologie clinique et de Psychopathologie et l'équipe d'enseignants-chercheurs en psychologie projective de l'université René Descartes (Paris V) poursuivent un programme de recherche sur la réactualisation des données normatives au Rorschach dans la population française. Cette recherche, devenue indispensable en raison du caractère obsolète des normes actuelles, doit permettre de rendre l'utilisation de ce test plus fiable et doit déboucher sur la publication d'un nouveau manuel de cotation des formes au Rorschach.

Le recueil de matériel concernant les premières tranches d'âge étant presque achevé, nous faisons appel à nos collègues praticiens du Rorschach pour nous aider à compléter notre échantillonnage de sujets tout-venants dans les tranches de population suivantes :

- 35-44 ans : Hommes/Femmes, CSP : 1-2-3 \*
- 45-54 ans : Hommes/Femmes, CSP : 1-2-3 \*
- 55-64 ans : Hommes/Femmes, CSP : 1-2-3 \*

La passation du test s'effectue auprès de sujets non consultants dont le consentement à participer à cette recherche aura été préalablement requis.

Les protocoles de Rorschach (complétés d'une enquête rigoureuse permettant la cotation, mais pas nécessairement cotés) devront mentionner uniquement l'âge, le sexe et la catégorie socio-professionnelle des sujets.

Merci d'envoyer ce matériel à :

Mesdames M. Emmanuelli et C. Azoulay  
Recherche sur les normes au Rorschach  
Institut de Psychologie - Centre Henri-Piéron  
71, avenue Edouard-Vaillant  
92100 Boulogne-Billancourt

\* CSP1 : Niveau supérieur ou égal à diplôme BAC + 2 (30 % de la population d'après l'INSEE)  
CSP2 : Du niveau Terminale à BAC + 2 (30 % de la population)  
CSP3 : Niveau inférieur à Terminale (BEP, CAP, BEPC, cycle professionnel court) (40% de la population)